

**MÉROZ, GEORGES (1880-1955) et SOPHIE BERGER (1887-1977)  
et leurs enfants, JEAN (1911-1977) ET NELLIE (1910-1976)**

**GEORGES (1880-1955)**

Georges Méroz est né le 8 avril 1880 à Sonvilier, canton de Berne, à une dizaine de kilomètres de La-Chaux-de-Fonds (père Fritz et mère Louise) Il y étudie et fait un apprentissage d'horloger, qui deviendra son métier. Il est de tradition religieuse réformée.

Il décide d'émigrer au Canada en 1909 et s'établit à Montréal. Il se rattache rapidement à l'église presbytérienne Saint-Jean, rue Sainte-Catherine. Nous n'avons pu établir si son mariage a eu lieu juste avant l'immigration ou juste après. Il a épousé **SOPHIE BERGER** (née en Suisse en 1887, décédée à Montréal le 28.6.1977 ). Ils auront deux enfants à Montréal, Nellie en 1910 (mais le registre semble perdu) et Jean (parfois écrit John) le 5 mai 1911, baptisé à l'église presbytérienne Saint-Jean. Georges sera membre actif des syndicats de cette communauté pendant très longtemps et il le sera encore en 1941, année du centenaire de la communauté. Son épouse a été active dans le groupe des dames, qui réussit par ses activités à obtenir des sommes importantes annuellement pour soutenir l'église<sup>1</sup>.

Georges Méroz s'installe dans un petit magasin (construit dans la ruelle à côté de l'église en 1905) qu'il occupera de 1915 à 1938, moment de sa retraite. On note encore son nom sur la devanture de l'échoppe dans des photos anciennes. Son appartenance suisse n'est pas négligeable puisque qu'à peine trois ans après son arrivée, il est déjà président de l'Association suisse de Montréal et préside à de nombreux banquets par la suite. Nous ne savons pour combien de temps il le restera. En 1912, il dira : « Quelle que soit la beauté du pays qui nous accueille, quelle que soit l'amabilité des gens qui nous entourent, nous réservons une place privilégiée au plus profond de notre âme pour notre patrie bien-aimée. » Le banquet de 1912 réunit plus de 20 personnes, et celui de 1914 encore plus pour souligner la création d'un consulat dans la ville. En 1929, il se créera en corporation sous le nom Swiss Watch Company Ltd. L'année suivante en avril-juin 1930, il fera un voyage en Europe. Il décédera le 15 avril 1955<sup>2</sup>. Il sera incinéré et inhumé au Cimetière Mont-Royal où on ne trouve pas de stèle à son nom.



<sup>1</sup> Voir Jean-Louis Lalonde, *Les 175 ans de l'église Saint-Jean, 1841-2016*, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2018. Une malencontreuse distraction a confondu dans le Dictionnaire des membres, p, 500, les dates et une certaine partie du contenu les attribuant à Jean au lieu de Georges et lui donnant Nelly Verheyden comme épouse alors qu'il s'agit de Sophie Berger. Dommage, nous réparons ces erreurs dans la présente biographie.

<sup>2</sup> Sauf erreur sur la personne, on trouve dans Internet que Jean a fait don à la Bibliothèque de La-Chaux-de-Fonds de huit films 16 mm tournés par son père, Georges Méroz, en 1929-1931 sans que nous ayons une idée du contenu, mais qui nous révèle tout de même un intérêt de son père pour ce genre de média.

## JEAN (1911-1977)

C'est donc dans un tel contexte franco-suisse que les enfants grandissent. JEAN, vers 1918, doit fréquenter une école primaire (peut-être même celle de la Mission protestante Saint-Jean-Baptiste, Plateau Mont-Royal) puis sans doute une high school, possiblement celle de Montréal, réputée. Sa sœur NELLIE doit prendre une voie semblable puisqu'au moment de son premier mariage avec un Français catholique, Georges-Louis Segaud, le 6 juin 1932, elle sténo-dactylo, une des voies courantes pour les jeunes filles qui veulent devenir autonomes. Le mariage ne durera pas et elle se remariera en 1937 comme nous le verrons plus loin.

Pour sa part, Jean suit les cours de l'École des Beaux-Arts de Montréal et reçoit en 1933 une bourse d'étude du Gouvernement du Québec. Il se déplacera à Paris cette année-là et étudiera la sculpture sous Alfred Pina (1877-1966), qui est quand même un maître original dans la veine de Rodin (voir sa biographie en ligne). En plein cœur de la crise économique, Jean y restera cinq ans et ne rentrera à Montréal qu'en 1938, fort de cette expérience enrichissante et de cette solide formation.

Il y retournera en 1939 et présentera des œuvres au Salon d'automne de Paris, et des journaux de la ville en signalent l'intérêt. Il avait alors prévu de rentrer l'année suivante, mais il ne sera pas au bout de ses peines comme il l'a raconté à un journaliste de *La Presse* en 1942.

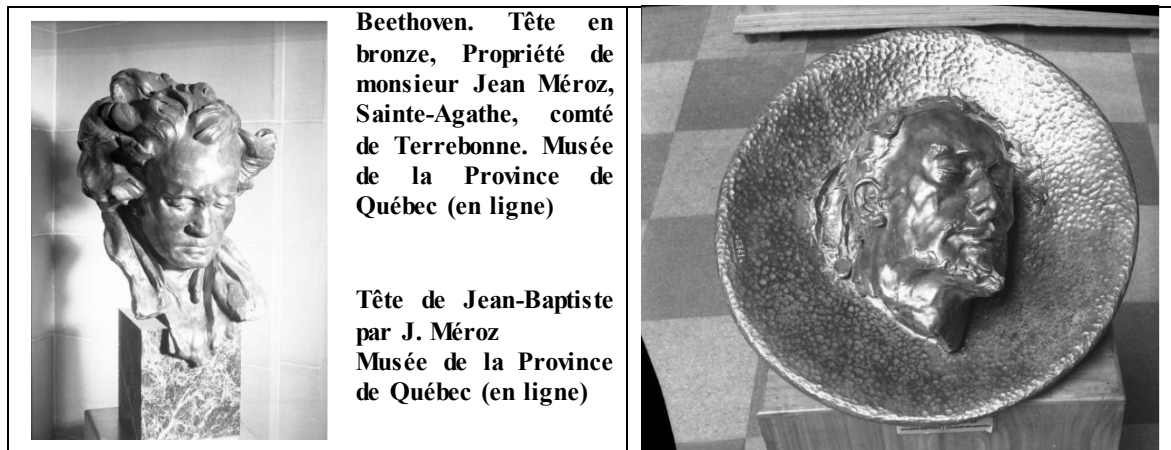
Il s'était attardé à Paris espérant recevoir un chèque de sa famille. Comme l'invasion de la ville était prévue pour le 10 juin 1940, il profita de ce que de riches Américaines qui voulaient aussi rentrer lui demandent d'être leur chauffeur et partit la veille. Il se dirigea donc vers le sud au milieu des nombreuses personnes déplacées connaissant toutes sortes de déboires, surveillées par l'aviation allemande. Cela lui prit dix jours pour faire 500 kilomètres. Ne pouvant rejoindre Bordeaux, aux mains des Allemands, il se réfugia à Vichy. Des tracasseries administratives ne lui permirent pas d'obtenir le visa souhaité. Il passa alors près d'un an à Lyon et grâce à différentes interventions, il put enfin obtenir un passeport suisse qui lui permettra de rentrer enfin au Canada..

Ce n'est donc que deux ans après son départ de Paris qu'il put enfin prendre un bateau à Lisbonne au Portugal en direction de New York. Le plus grand nombre des passagers étaient des Américains d'origine allemande qui rentraient dans leur pays d'adoption, certains étant de la pure racaille. Dans une telle compagnie, la police des frontières le soupçonnait d'espionnage, il dut passer quelques jours dans la prison d'Ellis Island et un tribunal le « déporta » carrément au Canada. Il put enfin respirer et arriva à Montréal le 30 juin 1942 au grand soulagement de sa famille. La photo du journal le montre tel qu'il était à l'arrivée, n'ayant rien d'autre sur le dos.



Nous manquons de précisions pour la suite de sa carrière au Québec où il était un artiste reconnu. Il semble avoir enseigné d'abord comme suppléant en art à l'Université de Montréal, mais dès 1944, il est professeur à l'École des Beaux-Arts de Montréal, rue Saint-Urbain près de la rue Sherbrooke. Il le demeurera pour de nombreuses années. On sait qu'il donne un cours de modelage en 1955-1956 dont les archives de l'UQAM ont gardé des photographies. Il y était encore en 1958 (selon une liste d'électeurs, mais pas ultérieurement dans les Lovell), mais semble par la suite s'établir à Sainte-Adèle-Nord, (liste de 1968) ou à Sainte-Agathe-des-Monts dans les Laurentides.

En 1955, le Gouvernement fédéral avait décidé de consacrer 50 000\$ (x 10 aujourd'hui) pour élever un monument à la mémoire du premier ministre Borden (qui avait occupé cette fonction durant le Première Guerre mondiale). Le jury n'avait accordé aucun prix de consolation aux soumissionnaires jugeant que leur travail n'était pas à la hauteur. Comme compensation, Méroz, qui avait été candidat finaliste, avait reçu quelques sommes pour les dépenses encourues pour préparer une présentation de son monument à plus grand échelle. Donc déception, mais soutien plutôt favorable de la presse montréalaise.



En 1939, le critique d'art dans *La Presse* met en évidence deux œuvres présentées au Salon de la galerie des arts de Montréal. Il s'agit d'un buste de Beethoven plus grand que nature et, plus originale selon ce critique, la tête de Jean-Baptiste sur le plateau de Salomé. Peu après, le Musée des Beaux Arts du Québec a acquis certains de ses bronzes comme *Les gazés* ou *Le gladiateur blessé*. Certains centres ontariens ont fait de même.

Il semble que Jean ne se soit pas marié, mais qu'il avait une amie, GABRIELLE VERHEYDEN, suffisamment proche pour qu'on le signale à son décès<sup>3</sup> survenu le 22 avril 1987 à Mont-Royal.

<sup>3</sup> Les décès 1926-1996 de la SGCF la placent comme épouse, probablement conjointe de fait, dirait-on aujourd'hui, les deux étant donnés comme célibataires. À partir du décès du mari Verheyden l'année même de son mariage en 1943, notre hypothèse est qu'il s'agit en fait de Gabrielle Corminboeuf (1909-1994), 33 ans, originaire de Suisse, qui a épousé Louis-Alexandre Verheyden, 53 ans, originaire de la France, à l'église unie Saint-Jean en janvier 1943 bien qu'ils se disent tous deux catholiques. Le choix de s'épouser à

Les avis de décès lèvent un peu le voile sur ce qui est advenu de sa fille NELLIE. (1910-2.2.1976). Alors qu'elle était gouvernante, elle avait épousé en deuxièmes noces le 3 juillet 1937 Malcom Gregory (1905-7.2.1986) un vendeur d'origine indienne (né à Chandpour au Bengale) dont elle aura eu deux enfants Louise et Peter. Toute la famille sera inhumée au Montreal Memory Park (aujourd'hui Centre commémoratif Urgel Bourgie) à Saint-Laurent. C'est aussi le cas de la mère de Nellie, Sophie Berger, décédée à Sainte-Agathe, âgée de 90 ans, le 28 juin 1977.

28 juin 2021

Jean-Louis Lalonde

avec la collaboration de Carmen Rochon pour la recherche dans les journaux.

---

l'église protestante indique sans doute déjà une distanciation par rapport à leur religion. Comme c'est fréquent à l'époque, Gabrielle gardera par la suite le nom de son mari. Cette donc cette veuve qui serait devenue une amie particulière de Jean Méroz sans que ne sachions ni quand ni comment ils se sont rapprochés.